

Jean-Marc Fournier

ESO - CAEN

Ce texte développe quelques réflexions suite à la tenue du colloque franco-italien « La géographie sociale, le temps, le paysage », qui s'est tenu à l'université de Caen (France), les 25, 26 et 27 mars 2010.

En géographie en France, le terme de paysage est moins à la mode qu'il n'a pu l'être par le passé. Il reste néanmoins utilisé pour les enseignements et, pour la recherche en géographie sociale, il apparaît essentiellement dans les travaux de géographie rurale. On peut dire en simplifiant qu'il existe aujourd'hui deux types de postures parmi les géographes : ceux qui utilisent le mot paysage et ceux qui ne l'utilisent pas car ils n'en voient pas l'intérêt face à l'existence d'autres mots de la géographie : territoire, environnement, représentations, etc. Dans les appels d'offres de la recherche contractuelle sur projet, la notion de paysage n'est pas aussi importante que d'autres concepts plus en vogue comme par exemple le « développement durable ». La situation semble quelque peu différente en Italie où le concept est resté davantage au centre des enjeux scientifiques. Dans ces conditions, le paysage représente-t-il aujourd'hui une notion pertinente pour la géographie sociale ? Permet-il de mettre en œuvre une géo-histoire associant espace et temps ? Le paysage est-il un simple objet géographique dont l'étude est essentiellement descriptive et morphologique ou une construction socio-spatiale plus complexe permettant de mettre en lumière des questions sociales ? Dans un tel cas, est-il possible de repérer et d'analyser les rapports sociaux et de pouvoir à travers le paysage ?

Ce texte est une réflexion qui fait suite aux troisièmes rencontres franco-italiennes de géographie sociale, succédant à celles de Parme (2008) et Naples (2009). Elles ont été organisées à l'Université de Caen en mars 2010 par Isabelle Dumont, Nicolas Bautès et Robert Hérim¹. Il ne s'agit pas vraiment d'un compte rendu des 21 communica-

tions au sens strict, mais plutôt d'une synthèse globale de débats qui ont été vifs, parfois contradictoires mais toujours constructifs, dégageant une réelle plus-value collective. On admet ici comme point de départ que, pour un même lieu, une diversité de paysages est identifiable en fonction des positions sociales de ceux qui l'observent. En ce sens, le paysage du géographe n'est pas celui de l'ouvrier, ni du peintre ou encore du commerçant. Cette remarque initiale est importante car si on oublie de préciser que « les » paysages sont variables d'une personne à une autre, et d'un groupe social à un autre, le risque est de faire une géographie « du » paysage qui serait alors un objet unique, réductible à sa seule matérialité, et pouvant être expliqué sans analyse de la société qui l'a produit, et de ceux qui le pratiquent, l'observent, etc.

1- L'ESPACE ET LE TEMPS RÉUNIS DANS LE PAYSAGE ?

Le paysage est-il un marqueur-enregistreur du temps ? L'un des principaux atouts du paysage serait de prendre en compte simultanément l'espace et le temps dans un même objet.

Pour Claudio Cerreti², la notion de paysage permet de dépasser certaines oppositions binaires : individuel/collectif, local/global ou encore temps court/temps long. En effet, le paysage garde certaines traces matérielles du passé alors que les sociétés tendent à les oublier. L'étude du paysage aiderait de cette manière les sociétés à comprendre leur histoire. Il revendique ainsi une approche de géo-histoire facilitée par la notion de paysage. En Italie, certaines routes actuelles ont été tracées il y a 2000 ans mais elles ne sont plus d'aucune utilité et ne sont plus justifiées à ces endroits-là. L'analyse du paysage se révèle alors riche d'éléments d'interprétation qui ne sont pas disponibles ailleurs. L'objet paysage possède ainsi l'atout de fournir une source d'informations unique. Néanmoins, pour des pays ou des régions à l'histoire très récente, où l'on commence à mettre en valeur des espaces vierges de tout aménagement, et

1- Le programme et les résumés des communications sont disponibles à l'adresse suivante : <http://www.unicaen.fr/recherche/mrsh/creso/4425> Site consulté le 18 septembre 2010.

2- Communication : *Espace social et discours filmique*.

où les notions de patrimoine ou d'héritage sont peu fréquentes, voire inexistantes, l'usage du mot paysage présente un potentiel moins important. Il en va de même dans les sociétés où la logique qui prédomine est celle de construction-destruction-reconstruction: des paysages peuvent être systématiquement détruits et reconstruits sans laisser aucune trace matérielle du passé. Si le paysage permet de considérer conjointement l'espace et le temps, avantage considérable, il peut aussi être pratiquement inopérant pour certains pays où le paysage est perpétuellement détruit et reconstruit. Par ailleurs, il convient de préciser que le paysage ne conserve rien lui-même: ce sont les sociétés qui décident de garder, par choix délibéré ou inertie, certaines structures ou configurations spatiales qui transparaissent dans le paysage. C'est sans doute une autre raison pour laquelle le concept de paysage n'est plus utilisé par certains chercheurs: il représente un objet spatial clairement identifiable et délimité, et de ce fait réductible à sa seule dimension matérielle, pouvant laisser oublier que c'est une formation socio-spatiale, résultat d'interactions complexes et de long terme entre espace et société.

L'intervention de Guy Di Méo³ a permis d'avancer de ce point de vue. Il a tout d'abord rappelé que les théories du paysage n'étaient pas très originales, ni très abouties en géographie, tout en admettant que beaucoup de théories sont conçues dès le départ comme étant provisoires et qu'elles n'ont pas forcément prétention à être définitives. L'analyse étymologique rappelle que le paysage est lié aux concepts territoriaux en tant qu'espaces normés et signifiés. De surcroît, le paysage fait référence à l'œil, et plus particulièrement à l'œil de l'observateur qui est éclairé et dominateur. Le paysage, c'est donc la chose vue avec tous les sens en activité; cependant c'est l'œil qui prédomine dans l'appréhension du paysage. Il faut aussi rappeler que le paysage représente l'étendue d'un pays vue depuis un lieu assez élevé et qui s'étend jusqu'où la vue peut porter: c'est l'existence palpable du pays, pays qui est par ailleurs invisible et illisible. Le paysage est de cette manière un ensemble d'objets dispersés qui sont rassemblés sous un seul coup d'œil. Dans une approche naturaliste, le paysage est l'interface visible entre deux systèmes: le système producteur et le système utilisateur, mais il est soumis au filtre de la per-

3- Communication: *Géographie sociale, identité et paysage, une application au Béarn (France)*.

ception humaine. L'approche du paysage développée par Augustin Berque permet en revanche de saisir sa dimension relationnelle qu'établit la fusion entre objet (paysage) et sujet (celui qui le regarde). Dans cette phénoménologie du paysage, le sujet n'est plus découpé de son environnement. Au contraire, cette manière d'appréhender le paysage recrée l'unité entre le sujet et son environnement. Le paysage est alors le fait d'une trajection paysagère, d'une tension entre objet et sujet, dont l'intentionnalité du sujet ne peut pas être évacuée.

Paysage, narration photographique et discours filmique

La communication de Annarita Lamberti⁴ est l'application de cette démarche pour le cas de Naples. Elle considère le paysage à l'aide de deux méthodes: l'expérience directe en marchant dans la ville et la photographie comme instrument de connaissance et regard critique.

La présentation de Olivier Thomas⁵ utilise également les photographies pour comprendre les conditions de vie des migrants « clandestins » à Cherbourg, en Europe et ailleurs. Mais sa démarche est autre: pour lui la juxtaposition ordonnée de clichés photographiques permet de construire une narration. En effet, au-delà du contenu des images, la narration photographique implique une mise en scène du social, ou encore une représentation du monde, qui permet de documenter l'étude des rapports sociaux. Il confronte les photographies de militants, d'artistes, de chercheurs mais aussi de journalistes pour montrer comment ces clichés construisent au bout du compte ce qu'il appelle des paysages de migrants. La mise en évidence de ces paysages autorise en plus à révéler les temporalités invisibles des migrants; certaines présences et certaines structures sont en effet éphémères les concernant. Dans un tel cas, seul le rassemblement des photographies permet d'identifier ces paysages et de montrer leur cohérence. Ces interprétations rejoignent celles de Claudio Cerreti⁶ sur le discours filmique, notamment dans le cinéma. Il montre à cet égard comment le cinéma, représentation subjective, a un discours spatial important à travers des décors artificiels,

4- Communication: *Paysage urbain et mémoires du passé récent*.

5- Communication: *Les rapports du géographe aux paysages de sa recherche: l'exemple des migrants clandestins en Europe (et dans le Monde)*.

6- Communication: *Espace social et discours filmique*.

faux ou même falsifiés. Si le spectateur accepte de croire que ce qu'il voit correspond à la réalité, il n'a en réalité ni le temps, ni la distance critique pour effectivement apprécier ce qui relève ou non du vraisemblable. Or, les mécanismes de la vision certifient la réalité du paysage mis en images. Le discours filmique induit ainsi une conscience spatiale et crée de la territorialité avec des sons, des bruits ou encore des silences. L'importance croissante des mondes visuels virtuels sous différentes formes (télévision, Internet, téléphonie mobile, jeux vidéos, divers écrans de diffusion d'images, etc.) n'est pas sans influencer les rapports entre espaces et visions, et donc la production de paysages, qu'ils soient réels ou virtuels.

Guy Di Méo souligne également que la condition sociale influence la représentation du paysage et qu'il convient d'éviter le culturalisme c'est-à-dire l'explication globale des sociétés par les seuls faits culturels. Il prend l'exemple du paysage d'une forêt: les hommes à cheval lors d'une chasse à courre n'en auront pas la même représentation que les braconniers se déplaçant à pied. Il distingue de plus deux grandes catégories de sociétés: d'une part, les sociétés rationalisantes (modernes et rationnelles) pour lesquelles le paysage est un objet, le tableau de peinture en étant un modèle parfait; et d'autre part, les sociétés plus archaïques et plus tautologiques, pour lesquelles règne une unité entre objet et sujet, et où se dégage une absence de verbalisation paysagère. Dans ce second cas, il n'y a pas de distanciation entre société et paysage qui sont fusionnés: le paysage y serait alors, d'une certaine mesure, plus envahissant et plus dominant. Cela permettrait de mieux comprendre les questions d'ancrages, de mobilité ou encore d'enracinement par rapport aux lieux concernant certaines personnes ou certaines sociétés.

Les dynamiques d'empaysagement et les principes unifiants du paysage

Angelo Turco⁷ analyse la question du paysage à travers un cas d'étude atypique: celui du tremblement de terre à L'Aquila en 2009. C'est en effet un cas particulièrement intéressant. Suite au tremblement de terre et aux destructions qu'il a provoquées, cet espace est devenu un espace sans lieux: sans « topie ». Suite à cet évé-

ment majeur et exceptionnel, toutes les règles sont modifiées, beaucoup d'initiatives étant menées en dehors des contextes juridiques, normatifs, sociaux, etc. L'Aquila se trouvant être dans un état d'exception, ses territorialités ne sont plus configuratives; le temps semble en conséquence devenir plus important que l'espace. La reconstruction de L'Aquila oblige à enclencher une dynamique d'empaysagement. Il faut concevoir des paysages en prenant en compte les pratiques concrètes des lieux mais surtout en y intégrant les récits des lieux (revoir phrase), appliquant ainsi une sorte de storytelling de l'aménagement. En ce sens, pour Angelo Turco, le paysage, les lieux, l'environnement et les réseaux forment les quatre éléments qui définissent la territorialité. Dans ce contexte, ce qu'il est important de saisir, c'est que la production du paysage, la dynamique d'empaysagement, s'effectue au gré de conflits, de débats, de compromis ou de rapports de force. Cet exemple assez unique et dramatique d'un tremblement de terre, qui fait ponctuellement table rase de tout paysage, montre à nouveau que le paysage est le résultat du temps long: il ne peut pas être reconstruit du jour au lendemain mais dans le temps long des sociétés. Précisons ici que l'on peut soutenir le point de vue selon lequel il existe toujours un paysage, quel qu'il soit, à partir du moment où ce n'est pas un vide. Cas extrême, un espace sans aucun élément identifiable serait un paysage que l'on pourrait qualifier de flou ou d'informe. Mais ce n'est pas ce à quoi se réfère Angelo Turco: son étude s'intéresse au paysage en tant qu'œuvre humaine, fruit d'une gestation et témoignant de l'épaisseur historique des sociétés qui l'ont construit. Dans cette perspective, de même que l'étude du territoire implique de comprendre le processus de territorialisation, de même il est indispensable, pour analyser le paysage, de prendre en considération le processus d'empaysagement. Le risque, suite à un tremblement de terre, est de laisser des acteurs dominants bâtir seuls des paysages correspondant à leurs valeurs et au service de leurs intérêts, ne rendant pas possible l'émergence d'éléments moins consensuels, plus contestables ou contestataires, voire marginaux mais néanmoins nécessaires à la représentation plurielle de la société. La reconstruction d'un paysage, en apparence anodine, revêt donc en réalité un enjeu politique majeur. Des paysages qui ne seraient que des panoramas sans sens, sans symboles, ni contenu social autoriseraient une certaine manipulation des esprits.

7- Communication: *La chose sismique: état d'exception, fractures temporelles, paysagismes urbains à L'Aquila.*

La communication de Xavier Michel⁸ s'intéresse à cette même dynamique d'empaysagement mais dans un contexte très différent: celui des lieux touristiques des vacances, des paysages du hors-quotidien. Il explique comment les individus abordent et découvrent des paysages, les consomment, avant de s'en faire des représentations. Dans les sociétés de consommation, les pratiques touristiques des paysages peuvent aussi correspondre à des attitudes de consommateurs.

Le paysage est donc bien une création de toutes pièces. On peut avancer que c'est l'agencement spécifique d'un ensemble d'objets différents qui génère le paysage; et que ces éléments sont inter-reliés les uns aux autres, d'une manière ou d'une autre. À cet égard, Giuseppe Dematteis⁹ insiste précisément sur ce qu'il appelle les principes unifiants du paysage. Selon ses conceptions, le paysage est un ensemble d'éléments qui ne sont pas séparés, qu'ils relèvent du domaine socio-économique, de l'héritage historique, de l'idéologie normative (symboles collectifs, visions politiques communes, etc.) ou encore du vécu existentiel de l'habitant. Dans cette interprétation, le paysage intègre les circularités qui traversent les réalités sociales, les représentations sociales, qu'elles soient collectives ou individuelles, tout comme les pratiques des actions publiques. Or, aujourd'hui, ces principes unifiants se révèlent être particulièrement utiles pour comprendre des sociétés souvent qualifiées de complexes et dont beaucoup d'analyses restent largement partielles ou trop cloisonnées.

2- QUELS PAYSAGES POUR QUELS GROUPES SOCIAUX ?

À plusieurs reprises lors du colloque, la question assez traditionnelle des différences et ressemblances entre géographie sociale, géographie culturelle (en France) et géographie démocratique (en Italie) a été posée. Au-delà de ce découpage parfois arbitraire, la vraie question est celle de la posture du chercheur, de l'objet d'étude et des objectifs poursuivis: que cherche-t-on finalement à comprendre? De ce point de vue, Isabelle Dumont¹⁰ soulève deux questions fondamentales: le paysage est-il un instrument (outil)

ou un document (source d'information)? En quoi l'analyse paysagère peut-elle contribuer à la compréhension de la production passée, présente et future des inégalités socio-spatiales?

Les paysages du quotidien et de l'ordinaire

Maxime Marie et Philippe Madeline¹¹ présentent les paysages du quotidien d'agriculteurs de Normandie, les paysages qu'ils pratiquent dans leur vie de tous les jours. Ils partent du point de vue que les agriculteurs sont reconnus comme étant des producteurs de paysages. Comment ces paysans perçoivent-ils les paysages qu'ils fabriquent et parcourent? Les paysages de la société en général sont-ils les mêmes que ceux des paysans qui les façonnent? À l'aide d'une méthodologie¹² consistant à prêter des appareils photographiques à un échantillon d'agriculteurs pour qu'ils choisissent eux-mêmes des paysages et les qualifient, une typologie de paysages est dressée. Les résultats distinguent clairement deux générations de paysans: les plus âgés (qui ont connu le fordisme) dont les paysages sont ceux des formes modernes de l'agriculture productive; les plus jeunes (qui connaissent le post-fordisme) qui mettent en avant les formes traditionnelles du monde agricole jugées plus proches des valeurs environnementales et de la nature telle qu'elle est désormais conçue. Par exemple, de manière un peu caricaturale, la première génération tend à mettre en avant le tracteur, dont la taille et la puissance sont supposées refléter la modernité et la prospérité de l'exploitation agricole, tandis que la deuxième génération se révèle être plus sensible aux friches plus ou moins spontanément colonisées par les végétaux, symboles d'un usage limité de produits chimiques et d'un plus grand respect envers la nature. L'approche de Marie-Anne Germaine¹³ complète d'ailleurs ce constat: aujourd'hui en France, la demande sociale ainsi que les politiques publiques contribuent à imposer une image idéalisée de la nature. Si la dimension esthétique et les préoccupations environnementales prédominent dans les discours, force est de constater sur le terrain une certaine politique du laisser-faire.

8- Communication: *Éléments de réflexion pour faire une géographie sociale des paysages du hors-quotidien.*

9- Communication: *Paysages et temporalités urbaines.*

10- *Introduction générale du colloque.*

11- Communication: *D'une génération à l'autre: lecture et interprétation des « paysages du quotidien » par les agriculteurs bas-normands.*

12- Voir à ce propos l'Ecole thématique CNRS ISERE (Image et son dans l'étude des relations à l'espace) organisée en 2009 par ESO.

13- Communication: *Demandes de paysage et enjeux d'environnement dans trois vallées bas-normandes.*

Les paysages varient de la sorte en fonction de l'âge des personnes, de leur appartenance à un système économique prédominant, et plus largement du système de valeurs et de la culture au sens large de la société dans laquelle ils vivent. Cela confirme encore que le paysage est une construction sociale et qu'il n'existe pas en soi.

L'analyse peut être approfondie. Les changements des paysages peuvent en effet aider à saisir les dynamiques sociales, les enjeux de pouvoir et les rapports sociaux. Guisepe Dematteis précise à cet égard que le risque de la géographie du paysage est de se réduire à une géographie des objets, en opposition à une géographie des problèmes à résoudre. Il explique que l'apparition de la géographie démocratique en Italie dans les années 1970 a été liée à ces enjeux : passer d'une géographie des choses comme il l'appelle à une géographie des problèmes. Nicolas Bautès¹⁴ indique à ce propos que, en France, l'enjeu actuel pour la géographie sociale consiste à utiliser davantage la notion de paysage afin d'éviter son usage prédominant par des géographes qui (enlever le qualificatif) ignorent les rapports et conflits sociaux. De plus, on assiste à une tendance à l'esthétisation des questions sociales. Citons par exemple une exposition de photographies géantes apposées sur les murs d'une favela centrale de Rio de Janeiro, et représentant des scènes de la vie quotidienne d'habitants pauvres et marginalisés. Ces habitants sont montrés dans des pratiques de la vie ordinaire. Une partie de ces clichés et paysages des favelas a ensuite été diffusée en divers endroits dans le monde, dans des musées ou sur Internet. Ces actions culturelles et esthétiques amènent alors à prendre conscience des difficultés de catégories sociales trop souvent ignorées. Mais la démarche n'est pas sans équivoque : elles peuvent également tendre à banaliser, normaliser, voire minimiser des conditions de vie difficiles et passer sous silence certains enjeux sociaux, comme par exemple la révélation de la détresse inhérente à la précarité. Un paysage peut donc dénoncer une situation sociale tout comme il peut contribuer à la faire admettre comme étant acceptable, pour ne pas dire juste.

14- Conclusion générale du colloque.

Du paysage géographique au paysage médiatique : conflits, protestations et mouvements sociaux

À partir de l'exemple de Belfast, Petros Petsiméris¹⁵ s'intéresse justement aux conflits, aux émeutes, à la violence et aux divisions sociales, culturelles, religieuses, politiques, etc. Il souligne la complexité des rapports entre protestants et catholiques, qui ne peut être résumée à une simple opposition binaire. Il montre comment est apparu un troisième espace, ni catholique, ni protestant mais construit de fait pour une nouvelle bourgeoisie modifiant les règles de la ségrégation classique. S'oppose, de surcroît, la simplicité, relative, des paysages des photographies aériennes à la complexité des paysages vus d'en bas, à hauteur des êtres humains. Paysages religieux, paysages politiques, paysages sociaux, paysages financiers mais aussi paysages de la vie quotidienne divisent fondamentalement l'espace urbain de la ville mais ils s'entrecroisent aussi aux échelles les plus fines.

Massimiliano Tabusi¹⁶ porte également son attention sur les rapports sociaux par l'analyse des paysages de la protestation. À travers les grèves, manifestations, mouvements sociaux, barrages et séquestrations en Italie, tant dans le secteur public que privé, il montre que le paysage et le territoire sont les produits directs du système économique ; et il met en exergue les rôles spécifiques du capital et du travail dans cette production. La tendance actuelle est d'occuper des sites en position élevée et visible : toits, grues, hauts murs, etc. pour attirer l'attention dans le paysage et capter de cette manière l'intérêt des médias. En effet, la médiatisation des revendications sociales est devenue essentielle. Être visible dans le paysage permet d'être davantage visible dans le paysage médiatique, télévisions, radios, journaux, Internet, etc., parce que ce qui est extraordinaire et visuel peut être mieux diffusé. Les grèves et les manifestations classiques ne suffisent plus autant que par le passé à exprimer des revendications. Les manifestants ont donc logiquement recours à d'autres méthodes, méthodes qui modifient le paysage de manière plus évidente et qui permettent la mise en images de leurs messages revendicatifs. Dans une même optique, Fabien

15- Communication: *Belfast: temporality of sectorian landscapes.*

16- Communication: *Le non travail et les espaces de la protestation.*

Guillot¹⁷ décrypte des paysages de revendication au niveau de deux frontières internationales : entre le Liban et Israël, entre le Mexique et les États-Unis. Les frontières constituent des paysages particulièrement marqués, appropriés et très médiatisés : les photographies de paysages de frontières internationales où règnent de fortes tensions circulent en effet partout dans le monde. Dans nos sociétés parfois qualifiées de sociétés de l'image, les liens entre paysage géographique (au sens classique) et paysage audiovisuel (au sens général de système de diffusion) deviennent à l'évidence de plus en plus étroits.

Paysages d'en haut et paysages d'en bas

La présentation par Fabio Amato¹⁸ de l'évolution des paysages de la gare centrale de Naples, et de la Place Garibaldi qui lui est attenante, souligne les décalages entre, d'une part, les impératifs des aménageurs influencés par le marketing urbain et la politique de l'image de la ville, et d'autre part, les pratiques du paysage par les usagers : habitants, commerçants informels, voyageurs pendulaires, touristes, migrants, policiers, etc. Les travaux de rénovation en cours autour de la gare ont pour but de restaurer le passé prestigieux de la ville et à la faire entrer dans la modernité de la mondialisation actuelle. Il s'agit ainsi de requalifier ce paysage pour en faire une vitrine de la ville. On vise dans le même temps à y instaurer plus de sécurité. Mais les travaux tardent, la réalité sociale s'impose et le paysage offert est différent de celui voulu : il dénote le hiatus entre un passé glorifié et l'attente d'un futur meilleur. Finalement, cette gare conserve son rôle de carrefour, de croisements sociaux, d'échanges et de socialisation. Un paysage qui mélange intégration et exclusion sociale émerge. Pierre Bergel et Sabrina Jean¹⁹, en comparant l'Italie et la France, illustrent d'une autre manière la question du renouvellement urbain. Ils montrent les liens entre formes architecturales, périodes économiques, paysages et construction de l'histoire. La densification horizontale et verticale de certains espaces génère ainsi des paysages relativement complexes à concevoir pour les architectes et urbanistes en charge de transformer la ville à partir de structures existantes.

La question qui se pose à ce stade est la suivante : existe-t-il des « paysages d'en haut » perçus, compris et utilisés par des groupes sociaux dominants susceptibles d'en faire des analyses globales et des « paysages d'en bas » subis par des groupes sociaux dominés qui ne

pourraient en faire aucun usage ? Par exemple, la femme de ménage qui passe sa journée à nettoyer le sol, et dont le seul paysage est le fond de son seau, voit-elle et comprend-elle le monde de la même manière que l'homme d'affaires qui prend l'avion ou l'hélicoptère régulièrement et dont le bureau occupe le dernier étage d'une tour surplombant les espaces alentours ? Le braconnier occupé dans la forêt à disposer des pièges par terre a-t-il les mêmes ressources paysagères que son maître qui pratique à cheval la chasse à courre ? L'appréhension d'un paysage dans sa globalité est-elle liée à la capacité à faire la synthèse d'une multitude d'objets apparemment sans liens entre eux, et à en tirer parti socialement ? À l'inverse, l'absence de paysage induit-elle une vision réduite et fragmentée de la réalité et une incapacité à réaliser des analyses générales et à en tirer profit ? À ces questions Guy Di Méo réplique que, pour lui, tout le monde perçoit des paysages mais avec des échelles géographiques plus ou moins larges. Il admet que pour certaines personnes les paysages peuvent être plus réduits et limités ; cela n'en reste pas moins des paysages. Pour Angelo Turco, l'opposition entre « paysages d'en haut » et « paysages d'en bas » est intéressante mais souffre d'un simplisme binaire qui ignore la complexité des relations sociales. Il conviendrait d'approfondir cette interrogation en s'appuyant sur travaux théoriques et empiriques.

3- PAYSAGES ENTRE DISCOURS ET MATÉRIALITÉ

Les interventions d'Armand Frémont²⁰ et de Robert Hérim²¹ peuvent être présentées, de manière ici délibérément un peu caricaturale, comme étant opposées. Armand Frémont propose en effet une réflexion à partir des tableaux de Claude Monet, en insistant sur le discours et la production artistique des paysages de Normandie. Robert Hérim s'attache, quant à lui, à expliquer les paysages de la région de Murcia en Espagne en soulignant en particulier leur matérialité. Ces approches sont-elles opposées ou complémentaires ? Quelles sont les questions sociales qui peuvent être envisagées à travers ces deux manières de concevoir le paysage ?

17- Communication : *Les frontières : paysages marqués, espaces appropriés. Une lecture des pratiques et des rapports sociaux.*

18- Communication : *La ville comme image. L'imagerie de Piazza Garibaldi, l'« entrée en Naples », entre passé et futur.*

De l'œil de l'artiste aux yeux du public

Pour Armand Frémont un paysage est d'abord une réalité plastique qui devient un paysage par celui qui regarde. C'est donc avant tout un regard. Lorsqu'un artiste (peintre, cinéaste, photographe, etc.) prend pour support un paysage pour créer une œuvre, il fait une traduction de ce paysage. Dans un tableau de peinture, un paysage représente en conséquence une traduction et une interprétation de l'artiste. Puis lorsqu'une personne regarde le tableau, elle réinterprète par son regard personnel l'interprétation de l'artiste. Dans cette optique, le fait qu'un paysage n'existe que « par celui qui regarde » pose la question de l'impossible objectivité à rendre compte d'un paysage. On peut alors soutenir que, dans cette démarche, l'intérêt est précisément de cerner la subjectivité liée au paysage.

Armand Frémont retrace le parcours social et géographique de Claude Monet, les subjectivités de l'artiste et celles du spectateur de ses tableaux. Originaire du Havre, de conditions sociales plutôt modestes, il part à Paris à la recherche d'une promotion sociale, ou tout du moins pour pouvoir vivre en tant que peintre. Lorsqu'il revient en Normandie, il peint pour les personnes susceptibles d'acheter ses tableaux et dans lesquels elles peuvent se reconnaître. Par exemple les promenades sur la côte où déambulent les dames aux ombrelles de la bourgeoisie. Mais Claude Monet peint aussi la révolution industrielle: le port du Havre, la gare ferroviaire Saint-Lazare, etc. Dans son œuvre impressionniste, il importe également de souligner une certaine réinvention de la nature avec, par exemple, ses tableaux « Les Nymphéas » inspirés des jardins aménagés autour de sa maison à Giverny. Il exprime ainsi à l'époque un nouveau sentiment de la nature, une nature réinventée par des citadins. Au total, son œuvre repose sur un espace de vie bien précis: entre Le Havre et Paris en passant par Giverny et d'autres sites le long de la Seine. Même s'il est allé ailleurs, même s'il a voyagé, cet espace a pour lui un sens fort et est chargé de sens. Le lieu de naissance et les espaces sur lesquels on se fixe influencent en effet souvent les personnes et leurs paysages. Aussi l'interprétation des tableaux varie-t-elle d'une personne à une autre et Armand Frémont admet bien que, à travers les tableaux de Claude Monet, on peut parfaitement ne pas du tout voir l'évolution industrielle ou sociale de la société (de quoi?). La communication de Silvia Fabrizio-Costa²², qui s'intéresse au tableau « Paysage avec le Mont Stromboli » de

Willem Schellinks (XVII^e siècle), constitue un autre exemple, à une autre époque, des messages que l'on peut communiquer, ou non, au public à travers la peinture de paysages. Ce tableau exprime en effet, pour qui sait l'analyser, l'idée de ruine qui inspire les humanistes italiens. Une ruine forme un paysage mais exprime également le temps, l'histoire, les liens entre passé, présent et futur. Willem Schellinks, peintre, écrivain, graveur, poète, voyageur dans toute l'Europe, mais aussi éventuellement espion, transmet en fin de compte de manière artistique des données d'ordre politique. De fait, son tableau est une synthèse des modalités d'expression du temps et de l'espace à une époque donnée.

Les paysages et les modes de production

Pour Robert Hérin, le paysage relève de la première impression, affective, subjective, qui se dégage en découvrant un nouveau lieu. Mais le paysage est également ancré dans la matérialité de l'espace. Les paysages de la région de Murcia révèlent à la fois des traces de l'histoire agraire millénaire (paysages reliques) tout comme les derniers bouleversements qui découlent de l'implantation de complexes touristiques appelés *resorts*. Les paysages donnent ainsi à voir des ancrages millénaires mais aussi l'immédiateté du changement. Cela confirme bien qu'ils sont à la fois des marqueurs et des enregistreurs du temps. Leur analyse prend en compte un facteur qui a toujours été central dans la région de Murcia: la présence ou l'absence d'eau, permettant, en fonction des techniques disponibles selon les époques, la transformation plus ou moins spectaculaire des paysages. Robert Hérin met alors en relation les structures sociales (grands propriétaires aristocrates, petits propriétaires colonos, etc.), le poids de l'Église catholique, les structures du parcellaire (grandes propriétés, *minifundios*, etc.), le système d'irrigation (la *huerta*, les *secanos*, etc.), les systèmes économiques successifs (mode de production féodal pré-capitaliste, mode de production capitaliste agro-industriel puis urbano-touristique, etc.), autant d'éléments visibles dans les paysages qui renseignent sur les changements sociaux en Espagne depuis 50 ans. Il évoque aussi ce que les paysages cachent: les immigrés marocains clandestins qui travaillent dans les exploitations agricoles dans des conditions qui ne sont pas

19- Communication: *Renouvellement urbain: formes, paysages, historicités*.

20- Communication: *Claude Monet, le paysage, le territoire, Esquisse de géographie sociale*.

sans rappeler celles de type féodal d'une époque pourtant ancienne. Une autre continuité caractérise ces paysages : les risques susceptibles de les modifier fondamentalement. Il s'agit des risques depuis toujours en lien avec l'eau, entre menaces de sécheresse ou d'inondation, et plus récemment les risques financiers inhérents au boom immobilier et touristique et à la spéculation qui le sous-tend.

Dans cette région de Murcia, la matérialité des paysages s'impose donc comme essentielle à prendre en compte. Si l'on observe que les oliviers séculaires peuvent être déplantés pour laisser place à des *resorts* touristiques destinés à une clientèle internationale et aisée, on constate également qu'ils sont parfois replantés dans les nouveaux décors, une fois les travaux achevés. Les murailles romaines sont, elles, conservées mais lorsqu'elles font défaut, on n'hésite pas à en reconstruire sur le mode de l'imitation pour, par exemple, définir les limites extérieures d'un *resort*. Reconstitués en permanence, les paysages sont ainsi de très bons révélateurs des sociétés qui les produisent.

Avec deux approches très différentes, Armand Frémont et Robert Hérimont montrent donc comment les questions sociales peuvent être abordées à travers l'étude des paysages. Plus que le concept retenu ou la méthode, c'est finalement l'intention du chercheur qui est essentielle pour définir une géographie de l'espace vécu et une géographie sociale.

La communication de Michaël Bermond²³ concilie les deux approches du discours et de la matérialité du paysage à partir de l'exemple des paysages de coteaux en Normandie. Afin d'éviter l'érosion et de protéger la biodiversité, l'Union européenne incite à conserver des surfaces en herbes pour les espaces en pente. Mais l'étude approfondie des mécanismes de production du paysage matériel fait ressortir les enjeux de pouvoir des organisations professionnelles agricoles. En assurant aujourd'hui la promotion d'actions agri-environnementales, ces organisations occultent quarante années de soutien à l'industrialisation de l'agriculture. De plus, les agriculteurs ont des capacités inégales à bénéficier des aides pour entretenir le

paysage. Si, à l'échelle de la politique agricole commune de l'Union européenne, dans le cadre d'un discours paysager et environnemental, on cherche à préserver la matérialité des paysages de coteaux, à l'échelle locale, sur le terrain, les enjeux économiques pour capter ces aides se doublent d'enjeux sociaux discriminants.

CONCLUSION

Les rencontres de Caen ont été l'occasion d'évoquer l'évolution de la géographie sociale en Italie et en France. En Italie, la géographie démocratique s'est développée contre la « géographie fasciste », non pas dans le sens d'une géographie fasciste directe et explicite mais sous-jacente, comme l'a fait remarquer Giuseppe Dematteis. Il s'agit d'une géographie des choses éternelles qui cherche à imposer la vision d'une société qui ne se transforme pas, et qui ne doit pas se transformer. En opposition, la géographie démocratique a été conçue comme une géographie des problèmes à résoudre, avec des bases théoriques d'inspiration marxiste. Le succès de cette géographie réside dans son contenu : d'une part, l'intérêt pour les questions sociales et l'action, et, d'autre part, la critique de la géographie dominante aux mains d'universitaires mandarins. Bien que reconnu officiellement, ce courant de géographie, structuré en réseau, n'a pas été bien institutionnalisé, et il existe des nuances de posture de recherche d'un chercheur à un autre. Il a contribué à moderniser la géographie générale italienne. Aujourd'hui, l'expression de géographie démocratique n'est plus utilisée et l'héritage n'est pas évident à revendiquer explicitement pour les jeunes chercheurs, voire pour des chercheurs plus confirmés. On pourrait faire un constat parallèle pour la France. La géographie sociale a émergé en opposition à une géographie dominante oubliant les questions sociales, les positions critiques et les actions. Elle a de même été officiellement reconnue par le Centre national de la Recherche scientifique, elle a fonctionné en réseau mais n'a pas été vraiment institutionnalisée dans les universités. Parmi les chercheurs fondateurs, on identifie des différences de positionnement. Désormais, l'expression géographie sociale tend, parfois, à paraître inutile, ne correspondant pas à un ensemble de chercheurs suffisamment cohérents entre eux. Dans un contexte social et scientifique plutôt considéré comme étant moins idéologique et plus pragmatique, il est en revanche fréquent d'évoquer une « géographie sociale et culturelle » dont les dimensions critiques et radicales ne sont pas systématiques.

21- Communication : *De la Huerta aux resorts. L'empreinte des modes de production successifs dans les paysages de la Région de Murcia (Espagne)*.

22- Communication : *Autour d'un tableau (XVIIe siècle) du Musée des Beaux-Arts de Caen : « Paysage avec le Mont Stromboli », par Willem Schellinks (1627 env.-1678)*.

Dans ces conditions, l'intérêt à organiser des rencontres franco-italiennes est évident. Mais quel est l'intérêt à étudier la notion de paysage alors que les termes à la mode sont ceux de développement durable, supposé prendre en compte le temps, ou encore de territoire, de réseaux, de mondialisation, etc.? Par certains aspects, la notion de paysage renvoie à une géographie centrée sur l'individu et qui n'est pas forcément généralisable. En ce sens, l'analyse du paysage permet de se comprendre soi-même. Mais comme l'ont montré certaines communications, l'étude des paysages peut aussi mettre en lumière les inégalités sociales, les rapports de pouvoir ou de domination, la marginalité, l'exclusion, etc. Ajoutons que l'on assiste aujourd'hui à une production et à une circulation massives d'images partout dans le monde qui représentent et contribuent à transformer les paysages. En fin de compte, l'avantage décisif de cette notion réside dans sa capacité à comprendre le tout de manière globale et synthétique, ce qui est plus que jamais nécessaire dans un monde devenu complexe, où sont multipliées les analyses partielles et fragmentées sans cadrage général. Enfin, si le paysage est un outil d'analyse pour les géographes, il peut aussi être un instrument pour revendiquer une cause sociale ou politique, pour exprimer une sensibilité artistique, pour tirer parti de ressources économiques, etc. Pour être opérationnelle, la notion de paysage, polysémique, doit être précisément définie et le piège « du » paysage comme objet matériel autonome doit être évité: « les » paysages restent avant tout des productions des sociétés dans toutes leurs dimensions.